

Académie Royale
de Langue & de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXIX — N° 2
Juillet 1951

S O M M A I R E

Une Amitié Littéraire : Fernand Severin et Maurice Dullaert. (Lecture faite à la séance du 14 avril 1951, par M. Gustave Vanwelkenhuyzen).....	69
Discours prononcé le 28 avril 1951 aux funérailles de M. Glesener, par M. Thomas Braun	85
Une Amie Belge du Duc d'Orléans : La Comtesse Le Hon. (Lecture faite à la séance du 19 mai 1951 par M. Carlo Bronne)	87
Pèlerinage à Combray-Illier. (Communication faite à la séance du 15 juillet 1951 par M ^{me} Marie Gèvers)	98
Chronique :	
Hommage rendu à la séance du 9 juin 1951 à la Mémoire de M. Edmond Glesener et du comte Henry Carton de Wiart par M ^{lle} Julia Bastin	104



UNE AMITIÉ LITTÉRAIRE

Fernand Severin & Maurice Dullaert

Lecture faite à la séance du 14 avril 1951
par M. Gustave VANWELKENHUYZEN

Il y aura vingt ans en septembre prochain que mourait à Gand le poète Fernand Severin. A ceux d'entre vous, mes chers confrères, qui ont fréquenté l'homme et peut-être été de ses amis, de même qu'à ceux qui ne le connaissent qu'à travers son œuvre, il ne paraîtra pas inopportun, je pense, de l'évoquer à l'occasion de cet anniversaire.

Pour ma part, je ne l'ai vu qu'une fois : ce devait être en 1926 ou 1927, peu d'années avant sa mort. Il siégeait, ce jour-là, en compagnie de quelques collègues, derrière le tapis vert d'un jury de concours universitaire. Je n'ai pas oublié l'expression pensive et tourmentée de son visage imberbe, marqué déjà par la souffrance, son teint cendré, l'éclat sombre de son regard et cette condescendante douceur, cette résignation fière qui se dégageaient de sa personne, plutôt frêle.

Cette image isolée, où le temps a mis son estompe, ce serait peu de chose si, pour compléter le portrait, je n'avais pu interroger des papiers inédits, datant d'il y a vingt-cinq à cinquante ans. Il s'agit d'un ensemble de lettres que Severin adressa, à des intervalles tantôt courts, tantôt espacés, à l'un de ses amis, le critique catholique Maurice Dullaert.

J'ai mieux connu ce dernier et ne risque pas d'oublier son accueil aimable et sa courtoise obligeance. Nous tous l'oublierons d'autant moins que notre très regretté confrère, le baron

Firmin vanden Bosch, a rendu hommage ici même à ce probe, consciencieux et très personnel écrivain. Hommage inspiré par l'amitié, certes, mais aussi par la clairvoyante estime d'un parfait honnête homme de lettres à l'adresse d'un de ses pareils. On peut regretter que Maurice Dullaert, par excès de modestie peut-être ou par dédain de la notoriété, n'ait pas rassemblé en volume les meilleures de ses études : telles pages, écrites et pensées avec même patience et même rigueur, sur Barbey d'Aurevilly, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Alfred de Vigny ou Albert Giraud, qui demeurent dispersées dans les journaux et les revues du temps.

Madame Fernand Severin et Mademoiselle Marie-Claire Dullaert ne m'ont pas seulement permis d'utiliser cette correspondance en vue de la communication d'aujourd'hui ; elles m'ont confié le soin de la remettre en leurs noms à l'Académie et expriment le vœu qu'elle prenne place dans les collections de son Musée de la littérature.

Celui-ci possède déjà un certain nombre de lettres de l'auteur du *Don d'enfance*. On se souviendra notamment de l'intéressante lecture que fit, en 1947, notre confrère, M. Henri Davignon, lorsqu'il remit à notre compagnie la vingtaine de lettres que cet aîné, juge fort attentif et conseiller discret, lui avait adressées au cours des années.

« Les œuvres, si elles survivent, ne sont pas tout ce que laissent les écrivains, disait en concluant M. Davignon. Il y a le reflet d'eux-mêmes, de leur cœur, de leur esprit, dans le miroir de leur correspondance. Et c'est là peut-être que ceux qui nous suivent les chercheront. Nous n'avons donc pas le droit de garder ce reflet par devers nous. »

S'il fallait une justification à la présente étude qui, elle aussi, m'a conduit à citer de nombreux extraits de lettres, je la trouverais dans ces lignes que Severin, au reste, n'eût pas désapprouvées. Lui-même, pour entretenir le souvenir de son ami Van Lerberghe, ne jugea-t-il pas opportun de livrer au public, en les préfacant, les principales confidences écrites qu'il avait reçues de lui ?

Charles Van Lerberghe fut « un grand timide », nous apprend son préfacier. Il « ne se livrait tout entier que dans ses lettres. » Ce-

lui qui s'exprime ainsi fut lui-même un contemplatif et un solitaire, une âme repliée et distante. Sa correspondance, sans peut-être le révéler aussi complètement, le fait en tout cas mieux connaître et, en éclairant l'homme, éclaire aussi l'œuvre qu'il nous a laissée.

* * *

Une lettre datée de 1900 est peut-être la première que Severin ait adressée à Maurice Dullaert. Le ton semble en tout cas indiquer des relations récentes. Pourtant, dès 1891, le critique avait publié sur le *Don d'enfance*, qui venait de paraître, un court article dans le *Magasin littéraire*, de Gand. Déjà il y avait placé l'auteur au premier rang des poètes belges et, après avoir brièvement défini son genre d'inspiration et sa manière, avait conclu : « Nous ne sachions pas qu'un autre poète ait atteint à autant de grâce, de charme, de fraîcheur. » (1)

Les années passent et sans doute les deux écrivains, sans se perdre de vue, ne cherchent-ils pas à se rencontrer ou à se lier plus étroitement. En 1904 paraissent coup sur coup *Toute la Flandre*, de Verhaeren, la *Chanson d'Ève*, de Van Lerberghe, et la *Solitude heureuse*, de Severin. Dullaert, dans le *XX^e Siècle*, consacre un long et élogieux article à ce dernier recueil. Nulle complaisance, au reste, dans sa louange, qui n'est pas sans réserve. « Cœur orageux et faible, écrit-il notamment du poète, plus riche d'aspirations que de volontés, il a la fièvre et le dégoût de l'action. (...) Il est las avant d'avoir agi. Tristement, il s'absorbe en lui-même et vit de ses rêves. Il est né triste (...) Il cherche le silence et l'ombre. Et, certes, sa Muse est un peu chlorotique ; mais on ne conteste pas que M. Severin soit, chez nous, le prince de l'élégie. » (2)

Avec quelque regret, le critique constate aussi que le recueil s'achève sur une pensée plutôt épicurienne, alors qu'une aspiration toute chrétienne se dégageait des *Matins angéliques*.

De Louvain, où depuis plusieurs années il est professeur à l'athénée royal, Severin adresse ses remerciements à l'auteur

(1) Livraison du 15 juin 1891.

(2) N^o du 31 juillet 1904.

du compte rendu : « Faut-il vous le dire ? Votre article m'a causé le plus vif plaisir. Ce n'est pas d'aujourd'hui, d'ailleurs, que je fais cas de votre critique pénétrante, sagace et consciencieuse ; il y a grand plaisir à être apprécié par vous, cela délasse de l'éloge vague et banal, qui abonde aujourd'hui. Je vous en veux d'autant moins d'avoir trouvé ma « muse » un peu « chlorotique », que je suis à cet égard de votre avis, du moins en ce qui concerne mes précédentes productions. Il me semble que mes dernières pièces sont d'une inspiration plus saine » (1).

L'année suivante, Severin était nommé professeur à l'athénée de Bruxelles. Les deux écrivains se voient alors à maintes reprises et deviennent amis. Leurs jeunes femmes — Severin était marié depuis peu — se lient également. Le départ du poète pour Gand, où lui est offerte une chaire de littérature à l'Université, rend les rencontres plus rares, sans que se refroidisse l'amitié réciproque. « Cher Monsieur Dullaert » écrivait Severin en 1904. Les lettres qu'il adresse dorénavant à son confrère commencent toutes par : « Mon cher Dullaert. »

Au printemps de 1914, le critique a décidé de faire une conférence sur l'œuvre de son ami devant le public des *Amis de la littérature* (Il existait déjà un groupement de ce nom !) Il demande à l'écrivain certaines précisions sur ses poèmes les plus récents. Severin s'empresse de le satisfaire et recopie même à son intention des pièces encore inédites ou parues dans l'une ou l'autre revue. Lui-même à cette occasion commente brièvement ses écrits, prose ou vers. C'est ainsi qu'il déclare ne pas faire grand cas de ses *Impressions de voyage*, qu'a publiées la *Revue générale*. « Peut-être celles de l'Eifel, écrit-il, sont-elles les mieux venues... Vous y trouverez à la page 8 (...) la description du paysage eifelien qui m'a inspiré « *Et in Arcadia ego* ». L'étude des « sources » est très à la mode aujourd'hui... » Quant à sa monographie de Weustenraad, toute récente pourtant, il la considère comme « négligeable. » (2)

* * *

(1) Lettre du 9 août 1904.

(2) Lettre du 18 juin 1914.

La guerre devait mettre fin à ce projet de conférence qui, par la suite, ne serait plus repris. Les événements d'août 1914 allaient d'ailleurs séparer les deux amis. Tandis que Maurice Dullaert, en sa qualité de directeur général au Ministère de la justice, se fixait au Havre, siège du gouvernement belge, Severin et les siens se réfugiaient en Hollande, puis, un an plus tard, en Angleterre. D'Utrecht, où des parents les avaient d'abord accueillis, ils gagnent la Veluwe, « la douce et sauvage Veluwe », et s'installent à Nieuw Groevenbeek, près d'Ermelo.

C'est de là que le poète, assez mal portant, envoie à plusieurs reprises des nouvelles à son ami. En dépit de la tranquillité qu'il a trouvée dans ce petit bourg perdu de la Gueldre, il envie son compatriote qui a pu s'installer en France. « Comme je regrette, écrit-il, de ne pas avoir cherché un refuge là-bas plutôt que dans l'hospitalière mais neutre Hollande ! Ma santé s'en trouverait mieux, et puis je m'y trouverais mieux chez moi. Depuis ce mois d'août dernier je sens si profondément tout ce qui nous rattache à la France. A la fin de ce terrible mois, l'idée que l'ennemi foulait le sol français et marchait sur Paris me faisait positivement mal. J'avais l'impression d'une profanation. La violation de l'indépendance belge ne m'avait pas plus péniblement impressionné. Quand je pense que, quelques mois plus tôt, j'avais écrit, dans mon petit livre sur Weustenraad, des lignes presque gallophobes. Décidément, il est difficile de se connaître. » Et après avoir évoqué une France provinciale, agréable en dépit de ses travers, celle, par exemple, que les romans de Boylesve lui ont rendue familière, il regarde autour de soi et se voit en pays étranger. « Ici on se sent trop seul, malgré la sympathie que les Hollandais nous témoignent individuellement. On me dit que l'élite de la Hollande, les intellectuels sont de cœur avec les alliés. Mais les autres sont généralement indifférents. Il est vrai qu'à Nieuw Groevenbeek nous ne voyons à peu près personne, ni intellectuels, ni philistins. »

La lecture de quelques classiques français, prêtés par des voisins complaisants, arrive parfois à distraire des inquiétudes du moment. Il y a aussi la muse qui vient vous visiter à ses heures. Mais ne voilà-t-il pas que, sous le coup des événements, elle a pris nouvelle figure. « J'ai écrit quelques vers, d'inspiration

patriotique. Ils sont médiocres, mais ils m'ont entretenu la main, ce qui est précieux. J'ai constaté combien il est difficile, quand on traite certains sujets, de ne pas tomber dans la banalité, la rhétorique, l'emphase. Si Giraud lit jamais mes vers patriotiques, il trouvera certainement que j'ai trop pratiqué *Weustenraad*. » (1)

« *Weustenraad* serait content de moi, écrit-il encore dans une nouvelle lettre. Mes amis de la Jeune Belgique le seraient moins. Je trouve cependant que la guerre présente est une « admirable matière à mettre en vers français » ; du moins les sentiments qu'elle éveille. (...) Cela ne prouve nullement, à vrai dire, que je doive écrire des chefs-d'œuvre en disant ce que j'ai dans le cœur. Des vers sincères peuvent être parfaitement pompiers. » (2)

Dullaert s'étonne lorsqu'il apprend quel genre d'inspiration tente aujourd'hui son ami. « Il ne m'est pas facile, je l'avoue, lui écrit-il non sans quelque malice, de vous imaginer en *Tyrtée* ; mais c'est un motif de curiosité de plus. » Et il prie le poète de lui envoyer ses essais, même s'ils ne lui paraissent pas dignes d'être publiés.

Quelques mois plus tard, c'est de *Letchworth*, dans le *Hertfordshire*, où il s'est installé avec les siens, que *Severin* adresse ses lettres à l'ami du Havre. Beaucoup de celles-ci traduisent l'inquiétude qu'inspirent à l'exilé l'incertitude des temps et l'état médiocre de sa santé. Pour occuper ses loisirs forcés, il a entrepris, à l'exemple de son correspondant, grand lecteur en dépit de sa tâche, « d'énormes voyages livresques ». Mais il veille aussi à l'instruction du jeune *Marc*, son fils, projette quelques conférences sur les écrivains belges, écrit de nouveaux vers patriotiques, une *Ode à l'Angleterre* entre autres, qui ne le satisfait guère plus que ses essais précédents. Il a lié connaissance avec un prêtre catholique de l'endroit, un docte et sympathique orientaliste ; apprend l'anglais et, pour s'exercer, se met à lire, parmi d'autres œuvres, « un roman de *Charlotte Brontë* dont l'action se passe à *Bruxelles*. » Et de songer, à ce propos, à une étude que notre savant confrère *M. Gustave Charlier* a réalisée depuis.

(1) Lettre du 16 juillet 1915.

(2) Lettre du 29 juillet 1915.

« Peut-être, écrit-il, y aurait-il là un intéressant chapitre d'histoire littéraire à écrire, pour un Belge surtout. (...) En faisant des recherches sur place après la guerre, on pourrait peut-être faire d'intéressantes découvertes. » (1)

Maurice Dullaert, lui, a entrepris de connaître tout Montaigne, après avoir achevé de lire Leconte de Lisle. « Les impassibles, remarque-t-il, ont du bon par le temps monstrueux qui court : ils rendent des services à l'âme, en la tenant haute. » (2) Noble pensée, règle sévère, bien digne de l'homme dont un de ses amis, Victor Kinon, a pu dire — c'est Firmin vanden Bosch qui le rappelle — : « S'il me fallait d'un trait essayer de l'évoquer, je choisirais un mot qu'il affectionne beaucoup : *tenue*. »

Le doux et trop sensible Severin ne peut qu'admirer cette force d'âme, ce stoïque raidissement devant l'adversité. Datée du 21 mars 1916, une carte laisse deviner la lassitude et le découragement, d'ailleurs intermittents, du poète en exil. Dullaert, sans doute pour fournir à son ami un exemple de cette poésie où il s'essaye, lui a fait parvenir un numéro du *Figaro* qui contient des vers de Verhaeren. Ce poème paraît à Severin supérieur à ceux que l'auteur des *Flamandes* avait jusqu'alors consacrés à la guerre. « Mais la note qu'il y fait entendre, ajoute-t-il, est connue depuis longtemps, et puis, pour tout dire, l'art de ce poète est si sommaire, si barbare, et s'accompagne de tant d'« à peu près ». Il y a quelque chose d'un peu charlatanesque dans la poésie ainsi entendue. »

Cette sévérité à l'égard de Verhaeren ne doit pas nous surprendre chez ce fils spirituel de Racine, que son souci de perfection artistique rend, par instants, inapte à comprendre un art trop différent du sien. Ce même jour, il juge sans grand enthousiasme les poètes anglais — il doit s'agir de Tennyson, Keats et Shelley — qui pourtant lui sont habituellement chers. Il vient de les lire pour la première fois dans leur langue et s'avoue plutôt déçu. « Quelques unes des pièces que j'ai lues, et qui comptent parmi les plus réputées de cette littérature si éminemment poétique, m'ont fait dire à part moi : nous avons l'équivalent de cela,

(1) Lettre du 2 janvier 1916.

(2) Lettre du 5 février 1916.

et peut-être mieux, en français... Je dis en français, et non dans l'œuvre de Verhaeren ou de tel autre Belge, qui joue au barbare ou cultive sa naturelle barbarie. » (1) Dans une autre lettre, il est vrai, de ce même mois de mars, Severin reconnaîtra, à propos des plus célèbres poèmes de Shelley, qu'ils « représentent assez exactement l'idéal poétique (qu'il se) propose (lui)-même, réalisé comme (il) ne le réalisera jamais. » ()

Revenant à soi, le contempteur de Verhaeren ne se montre pas plus indulgent, au contraire, à l'égard de ses propres essais. « Je serais très heureux, déclare-t-il, si je pouvais emprunter à ces « sauvages ivres » (il s'agit de Verhaeren et de ses disciples) un peu de la force et de la couleur qu'ils ont, malgré tout. Car ma poésie à moi meurt tout bonnement d'anémie, et je ne suis plus capable de rien achever. (3) »

Des curiosités, des goûts communs rapprochent les deux écrivains. Pourtant, en dépit de nombreuses affinités, ils sont différents et, jusque dans leurs admirations partagées, manifestent des divergences qu'ils ne craignent pas de se faire connaître. Dullaert ayant envoyé à son correspondant le livre tout récemment paru de Psichari, *le Voyage du Centurion*, Severin fait savoir qu'à lui aussi le roman a paru d'une grande beauté. « Je vais cependant vous étonner, ajoute-t-il, et, peut-être, vous scandaliser. J'ai pu *admirer* cette histoire d'une conversion, si vécue, si subtile, si fouillée, mais ce qui m'a le plus *intéressé*, c'est le paysage, ce sont les évocations des solitudes sahariennes. Vous devez me trouver bien frivole d'avoir lu ce livre comme un roman de Loti, et penser à part vous que je méconnaissais ce qui constitue l'intérêt et la valeur du livre. C'est que je suis peu mystique (au printemps surtout) tandis que j'ai à un haut degré ce que les histoires littéraires appellent le « sentiment de la nature ». Mon voluptueux naturisme est déconcerté, presque effrayé, par des œuvres aussi austères que les *Pensées* de Pascal ou que *le Voyage du Centurion*. Je relirai cependant le livre de Psichari, et ce ne sera pas sans profit pour moi. » (4)

(1) Carte du 21 mars 1916.

(2) Lettre de mars 1916.

(3) Carte citée du 21 mars 1916.

(4) Lettre du 8 mai 1916.

Naturiste et peu mystique, selon ses propres dires, le poète n'ignorait pas que, par ce côté, il différerait sensiblement de son confident. Mais la véritable amitié s'accommode aisément de certains discords. Peut-être même s'assure-t-elle davantage au plaisir de les découvrir et à la joie de les comprendre. Le sentiment de notre isolement, que nous ressentons parfois avec une si douloureuse plénitude, ne viendrait-il pas de notre seule inaptitude à deviner autrui ?

L'année 1916 s'écoule, interminable, et l'on évoque la patrie lointaine, où sont demeurés les parents, les amis, tout ce à quoi l'on reste attaché. « Je songe parfois au tas de ruines que doit être maintenant notre jolie maison de Gontrode (avec toutes les choses aimées qu'elle contenait) et cela m'est pénible, de plus en plus. » (1) Les grands et les petits soucis assiègent le poète dont la santé demeure précaire. La vie est difficile, incertaine, coûteuse. Il faudrait trouver un complément aux allocations réduites que touche le professeur en rupture de chaire. Et quoique sa femme le décharge d'une bonne part d'inquiétudes, en s'occupant, comme il l'écrit, « des finances et des affaires intérieures », il ne s'en soucie pas moins de combattre leur gêne et songe, à plusieurs reprises, à solliciter un poste de professeur en France. Lui qui, dans le monde de tous les jours, s'est depuis son enfance senti « en exil », les événements ont-ils voulu, en le retenant durant ces ingrates et sombres années sur une terre hospitalière certes, mais malgré tout étrangère, qu'il fût comme deux fois exilé ? Cet âge de fer, dont l'hôte mal résigné de la brumeuse Albion attend impatiemment la fin, quel contraste avec l'âge d'or dont les bienfaits continuent de s'épandre sur l'Arcadie de ses rêves !

Il envoie à Dullaert un nouveau poème, une *Ode à la Belgique*, qu'il vient de composer. *L'Indépendance belge* l'a publiée le jour de la fête nationale et elle a été récitée, au cours d'une inauguration, au « cricket-ground » de Letchworth, devant la princesse Clémentine Napoléon. Le succès a été faible, à en croire l'auteur, sa poésie ne convenant guère aux manifestations en plein air. Il voit d'ailleurs lui-même toutes les faiblesses de ces vers qu'il

(1) Lettre citée de mars 1916.

espère rendre meilleurs. Car, aux jours d'inspiration, la poésie patriotique continue de le tenter. « Mettre du souffle, de la vigueur, de la passion dans un poème, sans se départir de la mesure classique ; pousser des cris qui soient harmonieux, faire des vers pareils à des appels de clairon ! Être à la fois passionné et maître de soi, lyrique et précis, ne rien abandonner au hasard, et, comme Bellérophon, mettre un mors à Pégase ! Cela me tente fort, encore une fois. Et les lauriers d'un Carducci m'empêcheront peut-être un jour de dormir. »

Serait-il vraiment trop tard pour qu'il songe à changer sa manière ? Le genre, il le reconnaît, est difficile entre tous. La grandiloquence et l'improvisation y suffisent, il est vrai, auprès d'un public superficiel que rebutent les œuvres fortes, sincères, patiemment écrites. Cette dernière constatation, il la renouvellera, non sans amertume, dans plusieurs de ses lettres. « Et puis, ajoute-t-il, c'est un préjugé bien établi aujourd'hui qu'un poète belge ne peut être qu'un beau barbare, un bel indiscipliné, un Verhaeren, et que le classicisme chez un Belge n'est que contrefaçon et manque d'originalité. » Classicisme, qu'est-ce à dire ? Severin, que le mot commence à agacer — sans doute à cause de l'emploi abusif qu'on ne cesse d'en faire — essaye de le définir à sa manière. « Ce que beaucoup de gens appellent dédaigneusement classicisme, ce sont tout simplement les qualités qu'implique la probité littéraire : ne parler que si l'on a quelque chose à dire, être net, être précis, subordonner la forme au fond, ne jamais tricher, éviter le délayage (qui est un vol commis au détriment du lecteur) et rechercher la concision (générosité qui donne au lecteur plus qu'il n'espérait) ; ne sacrifier absolument rien, dans les vers, forme artificielle, de ce naturel qui semble réservé à la prose, etc., etc. J'appelle tout cela classicisme, mais ce pourrait être aussi bien la formule d'art d'un Leconte de Lisle ou d'un Guérin que d'un Malherbe. » (1)

On a vu avec quelle rigueur Severin juge à plusieurs reprises son compatriote Verhaeren. Lorsqu'il apprend, fin novembre 1916, la mort tragique du poète, il est bouleversé et ne songe plus qu'à lui rendre justice. « Connaissez-vous personnellement le poète ?

(1) Lettre de juin 1916.

demande-t-il à son ami. C'était un homme généreux et bon, resté simple au milieu de la gloire, et qui inspirait la plus spontanée sympathie. Je ne puis m'empêcher de penser que si quelqu'un méritait de vivre, c'était lui ». Il ne manquera pas de parler du disparu, lors de sa conférence à Cambridge. « Quoique je ne puisse louer sans réserves l'artiste, j'aurai beaucoup de bien à dire de l'homme et du poète. » (1)

Il s'étonne et s'afflige d'apprendre, peu après, par Dullaert, qui s'est rendu aux funérailles de Verhaeren, à Rouen, que peu d'écrivains français et surtout peu d'écrivains belges étaient présents. Notre éminent confrère, le comte Henry Carton de Wiart, qui y a « prononcé un bel adieu au poète » — ce sont les termes mêmes de la lettre de Dullaert (2), — doit se souvenir de cette journée de deuil et de gloire voilée.

* * *

Durant les années 1917-1918, Dullaert et Severin continuent à s'écrire régulièrement. Ils se communiquent les nouvelles des leurs et d'eux-mêmes. Les deuils ne les ont pas épargnés. Le plus cruel, le plus lourd à porter est celui de Dullaert dont le fils unique est mort en héros à l'Yser. Son souvenir douloureux assombrit plus d'une de ces lettres.

Les deux amis se racontent leurs occupations, leurs projets et surtout leurs lectures. Severin s'est remis à lire Virgile, un de ses auteurs préférés, qui aujourd'hui pourtant, dans la lumière de l'exil, lui plaît moins. « Faut-il le dire, je ne le trouve pas assez « virgilien » et trop souvent il me paraît académique et pompeux. A coup sûr il n'a rien d'un poète simple et naïf. » Il a soin d'ajouter d'ailleurs : « N'attachez pas trop d'importance à ces « jugements », spécialement à cette appréciation sur Virgile. Quand il s'agit d'œuvres consacrées par une admiration séculaire, il est bon d'être prudent, et, si on ne les admire pas, de se dire que sans doute on les a mal comprises. (3) »

En revanche, Dante, qu'il s'est mis à lire dans le texte, l'inté-

(1) Lettre du 2 décembre 1916.

(2) Carte du 19 décembre 1916.

(3) Lettre du 19 janvier 1917.

resse au plus haut point. Chaque jour, le temps que lui laisse l'instruction du jeune Marc, il le consacre à la lecture d'un chant de la *Divine Comédie*. « C'est une véritable étude, écrit-il, une initiation parfois laborieuse; mais on est largement récompensé. » (1) Le *Paradis* est, selon lui, la partie la moins belle. L'intention didactique ne cesse de s'y manifester dans de longues, d'interminables dissertations. « Vous rappelez-vous, demande-t-il à son correspondant, de quoi il est question entre Béatrice et Dante à leur première entrevue dans le Paradis ? De l'origine des taches de la lune ! » (2) D'autres pages, bien sûr, rachètent par leurs beautés l'ennui qui se dégage de ces exposés sur les connaissances du temps. « Il est bien certain qu'en tout cas je lirai le Paradis trois fois, pour le moins, comme tout le reste de la *Divine Comédie*. » (2) Et d'énumérer avec enthousiasme toutes les qualités reconnues de l'œuvre, tant de forme que de fond.

Severin ne manque pas de tenir son ami au courant de son labeur poétique. S'il fait des vers, c'est, dit-il, « un signe de santé morale. » Encore n'oserait-il affirmer que ce qu'il écrit est bon (3). Fin 1917, deux sujets de poèmes l'ont tenté. L'un de ceux-ci est presque achevé : il y fait parler, « par les lèvres souriantes de la Joconde, l'esprit de la *Renaissance*. » C'est, sans doute, la pièce qui, dans la *Source au fond des bois* (1924), s'intitulera *Le sourire de la Joconde*. L'autre poème, *L'Alceste de Jean Racine*, dont il résume le thème pour son ami, il se croit incapable de le mener à bonne fin. « Traité par un poète robuste, cela pourrait être superbe. Mais je ne suis pas, je ne suis plus l'homme qu'il faut pour une pareille tâche. » (4)

Dullaert s'efforce d'encourager le poète défaillant, de lui rendre cette confiance en soi, qui va de plus en plus lui manquer. Et il le presse de ne pas abandonner son poème commencé. « Les sujets que vous m'indiquez sont magnifiques. Si vous les avez conçus, c'est que vous êtes capable de les exécuter. » (5)

Severin se remet à la tâche et, à plusieurs reprises, envoie

(1) Carte du 11 avril 1917.

(2) Lettre du 24 août 1917.

(3) Lettre du 28 mars 1917.

(4) Lettre du 1^{er} novembre 1917.

(5) Lettre du 16 décembre 1917.

à l'ami du Havre des vers au sujet desquels il lui demande son sentiment. Parfois il attend davantage de son conseiller et lui soumet les variantes qui le laissent hésitant. Dullaert choisit entre elles et, chemin faisant, signale des faiblesses, propose des amendements. « Dans la *Jeunesse du poète*, lui écrit-il, je préférerais la variante : *Il m'en souvient*, à cause notamment du second vers de la strophe, plus léger, plus harmonieux. (...) Je rencontre, dans ce même poème, une image, qui, à tort peut-être, me choque un peu : *flottaient*, comme un *mur* de clarté. Il me semble qu'il y a une telle opposition entre l'idée de *mur*, qui évoque de la fermeté, de la solidité, de la fixité, de la dureté massive, et l'image d'un rêve qui flotte. Laissez-moi vous signaler, dans la *Rennaissance*, cette rencontre fâcheuse de *T* et de nasales : *t'attend en souriant dans leur troublant...* — Dans *Letchworth, promesses* ne pourrait-il pas être remplacé par *prestiges* ? » (1)

« Je tiendrai compte des corrections suggérées, » écrit Severin, en remerciant sans tarder son ami (2). Pourtant, relisant la version définitive, nous avons constaté que le poète n'a pas toujours remanié son texte, adopté la solution qu'on lui proposait.

Par la même lettre, il envoie à Dullaert d'autres vers, qu'il croit cette fois être les derniers. « Le métier de poète, déclare-t-il, est trop ingrat et il est à craindre que, d'ici peu, je n'aie plus de loisirs à consacrer à ces *futilités*. » (2) Mais sa prophétie ne se vérifie pas : à plusieurs reprises encore, il parlera à son ami des vers qu'il a faits, « histoire de ne pas se rouiller. » (3)

A Lechtworth, depuis septembre 1916, les Severin habitent un charmant cottage, *The Old Elms* (les Vieux Ormes), enfoui dans la verdure. Aux jours de printemps, le poète passe de longues heures au jardin. C'est là, isolé dans son « buisson », qu'il écrit à son ami. C'est là aussi, sans doute, qu'il a composé, un soir de juin 1917, ces vers mélodieux et attendris qu'il a dédiés au *Hertfordshire* (4). C'est là encore que, plus d'une fois, à contempler la « débauche de verdure et de fleurs », il a cru devoir laisser tomber la plume pour prendre le pinceau.

(1) Lettre du 17 mars 1918.

(2) Lettre du 26 mars 1918.

(3) Lettre du 16 juillet 1918.

(4) *Dans le Hertfordshire. La Source au fond des bois*, p. 89.

« Je ne sais si l'on peut jouir plus que moi de la beauté des choses, écrit-il à Dullaert au printemps de 1918, son dernier printemps anglais. Les prairies, qui semblent tout en or, les massifs de feuillage où la floraison des aubépines met des avalanches neigeuses, le Glade ⁽¹⁾ ondoyant à perte de vue sous ses grandes ombellifères blanches, tout cela flotte dans un air laiteux où passent des bouffées de parfums, et les deux notes voilées du coucou, langoureuses et douces, et profondes, semblent résumer toute la poésie de mai. Toutes les combinaisons d'idées dont la littérature se nourrit d'ordinaire me paraissent vaines, artificielles, *un pur jeu d'esprit*, comparées aux sensations et aux impressions qui m'assiègent en un moment comme celui-ci. Évidemment, j'ai manqué ma vocation. J'aimerais mieux être Corot que Vigny. » ⁽²⁾

Les derniers mois de leur séjour en Angleterre, Severin et les siens devaient les passer à Oxford. Ils y avaient trouvé logement dans « une maison contemporaine de Shakespeare, toute de guingois, quoique confortable, et pleine de livres. » ⁽²⁾ La vieille cité universitaire avec ses collègues vénérables, ses bibliothèques et ses promenades devait séduire aussi bien le poète que le professeur de littérature. Au surplus, « d'exaltantes nouvelles », venues de France et de Flandre, laissaient prévoir la fin du long exil.

« Il est probable, écrit Severin à son ami, que dans l'avenir, je ne pourrai me représenter la cour de la Bodléienne sans que le souvenir des victoires de Foch s'y associe irrésistiblement. » ⁽³⁾

En février 1919, Severin et sa famille rentraient enfin en Belgique. Le mois suivant, le professeur pouvait, après plus de quatre ans d'interruption, reprendre ses cours à l'université de Gand.

* * *

Durant les dernières années de sa vie, le poète, pris de découragement, devait peu à peu se détacher de son œuvre. Il allait finalement cesser d'écrire et renier une bonne part de ce qu'il avait

(1) « The Glade (la clairière) est le nom de la rue, ou plutôt du cul-de-sac où se trouve la villa ». (Carte du 7 septembre 1916).

(2) Lettre du 22 mai 1918.

(3) Lettre du 26 octobre 1918.

écrit. Dès son séjour en Angleterre, il doutait, à certaines heures, de ses facultés poétiques et du fruit de son effort. Ce qui n'avait été d'abord qu'inquiétude passagère, scrupule somme toute louable et peut-être salutaire, devait par la suite devenir un tourment de plus en plus fréquent, une obsession véritablement paralysante. Déjà, dans une lettre à Maurice Dullaert qui date, croyons-nous, d'octobre 1923, ne dit-il pas que « des pièces du volume à paraître prochainement (il doit s'agir de *la Source au fond des bois*), il n'y en a que cinq ou six qui (lui) donnent une satisfaction relative. » (1)

Lorsque le volume paraît, Dullaert lui consacre dans la *Revue bibliographique* (2), une étude compréhensive et pénétrante, où il rappelle tout d'abord le charme et l'originalité des œuvres antérieures. Passant à ce nouveau recueil, il y découvre les qualités habituelles du poète, mais cette fois portées à leur perfection.

Dans les remerciements qu'il adresse au critique, son ami, qui, en terminant, l'avait exhorté à poursuivre son labeur, Severin ne prétend pas renier le vers où il a fait ses adieux à la Muse : « *Que ce chant, quel qu'il soit, soit le dernier...* ». Il explique, au contraire, comment l'accueil fait aujourd'hui à son ouvrage, en lui ouvrant les yeux, l'a raffermi dans cette décision.

« Je suis devenu fort sceptique au sujet de mes mérites littéraires, écrit-il. Songez qu'*aucun* — c'est lui qui souligne — critique français (j'entends de ceux qui comptent) n'a cru devoir s'occuper de mon livre. (...) Cette unanimité dans le silence ne peut être l'effet d'un hasard et a pour moi la valeur d'un verdict. (...) Vous me direz que l'appréciation des critiques belges, presque unanimement élogieuse, devrait me rassurer. Certes j'y suis très sensible, mais ces critiques sont tous plus ou moins mes amis, nous avons fait partie du même groupe littéraire, subi les mêmes influences, etc., enfin leur témoignage me paraît manquer d'objectivité, quoi qu'ils fassent. Puisqu'*aucun* grand critique français ne m'a « découvert », c'est que, sans doute, les critiques belges m'ont décerné plus d'éloges qu'il ne m'en revient. » Et, quoique Severin ajoute aussitôt : « Je m'y résigne. Mes fonctions de professeur m'amu-

(1) Lettre d'octobre (?) 1923 (?).

(2) N° de février 1925.

sent du reste beaucoup plus que la littérature », il y a plus qu'une pointe d'amertume, on peut le croire, plus qu'un grain de fierté blessée dans ce renoncement (1).

Celui-ci, au reste, ne fut pas définitif encore, comme viennent l'attester une demi-douzaine de pièces, écrites après cette date. En 1928, trois ans avant sa mort, le poète parachevait ses derniers vers, *Nymphe et Renouveau*, qui figurent dans la réédition belge de ses *Poèmes* (2).

Que son chant solitaire et discret n'ait point, en dépit de sa ferveur, éveillé l'intérêt des foules, qui donc pourrait s'en étonner ? Au surplus, le poète, porté au pessimisme, se trompait, nous le savons, en se croyant ignoré ou dédaigné en France. Sans doute la maladie, qui assombrit ses dernières années, explique-t-elle, mieux qu'une passagère déception, son découragement.

Ici finit l'histoire de cette âme naturellement inquiète, dont le principal tourment semble venu de s'être éprise d'une impossible perfection et du rêve d'un impossible bonheur. Ici finit aussi l'histoire d'une amitié attentive et fidèle, celle de Maurice Dullaert et de Fernand Severin.

Si, lisant quelques unes de ces confidences, j'ai pu ramener parmi nous l'ombre aimée du poète, j'aurai du moins fait mentir ces vers désabusés qui sont de lui :

*Pauvres morts ! C'est en vain que le cœur en murmure ·
Il est conforme au vœu profond de la Nature
Que vous soyez si vite oubliés...*

(1) Lettre de mars (?) 1925.

(2) POÈMES. — Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée de poèmes inédits. La Renaissance du Livre, 1930. — L'édition définitive et ne varietur des *Poèmes* va paraître prochainement. Elle sera telle que le poète l'a voulue et préparée à la fin de sa vie.

Discours

prononcé le 28 avril 1951 aux funérailles de M. Glesener
par M. Thomas BRAUN.

Mesdames, Messieurs,

L'Académie de Langue et de Littérature française pleure, avec ses enfants, un grand et fier écrivain qui dès ses premières années affirmait son prestige.

Élu le 20 mai 1922, le même jour que Jules Destrée, ils avaient ensemble fait régner dans le Palais Ducal l'honneur wallon des pays de Liège et du Hainaut.

Il appartiendra à la notice rituelle qui analysera son œuvre dans notre annuaire, de vanter la sûreté de sa prose, solide, équilibrée, découpée comme par la scie de cet Aristide Truffaut, dont son premier livre, publié à 23 ans, en 1897, au Mercure de France, fit aussitôt un personnage classique.

Il resta fidèle à la règle de *Candide*, inscrite en épigraphe : « Travaillons sans raisonner, — dit Martin ; — c'est le seul moyen de rendre la vie supportable ».

On évoquera aussi le cœur palpitant de François Remy (n'était-ce pas son double ?) tressant l'osier à l'ombre de la roulotte, ses randonnées à travers l'Ardenne, et, dans la Chronique d'un petit pays, le cruel mais authentique portrait du citoyen Colette.

Il ne m'est aujourd'hui permis que d'évoquer parmi nous, svelte, simple, souriant, sans plaques ou commanderies, caustique, parfois même un peu bourru, ce délicieux collègue, ce fin lettré qui me paraissait toujours descendu des Hauts Plateaux ou débouchant d'une sapinière.

A son ombre, je ressuscite Alfred Duchesne, Franz Ansel et vois surgir cet autre intime, Charles Delechevalerie, dedica-

taires de ses meilleures pages, dont la mort a — si peu avant la sienne — déjà endeillé la Wallonie et que je veux confondre dans une même tendresse.

Et puisque, à l'époque de son élection, ne fleurissaient pas encore, devant les palmiers de la grande salle, les Discours de Réception, et qu'ainsi, pour la première fois, nous sommes appelés à lui parler, puisse-t-il, dans l'affliction de notre adieu, dans notre espoir de le retrouver, entendre la marque d'une longue et fidèle amitié et de notre attachement à sa chère mémoire.

Une amie belge du Duc d'Orléans : la Comtesse Le Hon.

Lecture faite à la séance du 19 mai 1951
par M. Carlo BRONNE.

Grand et mince, les cheveux et les favoris blonds et bouclés, le teint frais, le prince royal ne ressemblait pas à son père. Mme d'Agoult trouvait que physiquement il avait l'air d'un jeune gentleman ; Henri Heine le jugeait moralement « Français dans la plus aimable acception du mot ». Il avait de l'esprit, de la race, du courage ; il était généreux et indépendant avec les outrances de la jeunesse et ce grain de fantaisie qu'il devait, comme la duchesse de Berry, à son sang napolitain. La solennité de Casimir Périer et des doctrinaires l'ennuyait. Il n'approuvait pas toujours la politique du Père et tenait tête à sa tante ; le roi et Madame Adélaïde avaient égard à son opinion. « Qu'en pense Chartres ? » disaient-ils.

Chartres, devenu duc d'Orléans, savait rendre sa conversation aussi captivante que sa personne. Dumas père, qui s'y connaissait avait été subjugué par son regard, sa voix et son sourire. Beaucoup de femmes étaient disposées à imiter Dumas. Par réaction peut-être contre l'atmosphère qu'on respirait aux Tuileries, le prince aimait les potins, l'uniforme et les cotillons. Louis-Philippe le laissait faire ; il préférait savoir l'héritier du trône au Café de Paris que dans le cénacle de Guizot.

Orléans était de deux ans le cadet de la Comtesse Le Hon. Lorsqu'il fit sa connaissance, il avait déjà brûlé d'une flamme juvénile pour une jolie Polonaise, la Comtesse Sobainska, née Potocka,

qui avait refusé à Marie-Amélie, alarmée, de prendre sous sa responsabilité la vertu du prince. On lui prêtait aussi les faveurs d'une comédienne très applaudie, Léontine Fay, dit Volnys, qui avait débuté à Namur à l'âge de huit ans.

Née à Paris, en 1808, Fanny Mosselman était la fille d'un industriel belge, qui, devinant l'importance d'un nouveau procédé de réduction du zinc, avait créé les usines de la Vieille Montagne, aujourd'hui encore en pleine prospérité. Très riche, Mosselman avait acheté, dans la chaussée d'Antin, l'hôtel que la faillite du banquier Récamier l'obligeait à quitter. La jeune Fanny passa sa jeunesse, là où la divine Juliette avait régné, jusqu'au moment où elle épousa un avocat de Tournai, Charles Le Hon, beaucoup plus âgé qu'elle, membre des États Généraux des Pays-Bas.

Trois ans plus tard, les révolutions de 1830 faisaient du duc d'Orléans le roi des Français et de Léopold de Saxe-Cobourg le roi des Belges. Le Hon fut le premier ministre plénipotentiaire de l'un auprès de l'autre.

Très simple avec ses amis, le duc d'Orléans ne supportait cependant pas qu'on manquât à son rang et les légitimistes s'y ingéniaient. La noblesse de stricte observance ne voulait pas « du pot-au-feu de cette monarchie domestique ». Les douairières de l'ancien régime, celles que Louis XVIII appelait les cantinières du Faubourg, n'étaient pas les moins agressives : la duchesse de Liancourt sortait d'un salon pour ne pas saluer le fils du Roi ; de jeunes ultras méditaient chez le baron de Rothschild de remplacer sur le chapeau du prince la cocarde tricolore par la cocarde blanche. Las de ces affronts, le duc d'Orléans avait refusé de se rendre encore à l'hôtel Apponyi et l'ambassadeur d'Autriche avait demandé insolemment au Ministère la liste des personnes qu'il pouvait inviter sans risque de scandale.

On conçoit dès lors que le prince ait réservé toute la séduction dont il était capable pour ceux qui lui faisaient bon accueil. Le savoir-faire du représentant de la Belgique, négociateur du mariage de la princesse Louise, avait valu à Le Hon l'estime de Louis-Philippe qui le conviait souvent au château, ainsi que sa jeune femme, dont la grâce ne laissait insensible ni le roi ni ses fils. Dans ce milieu sévère, leur jeunesse était attirée par celle

de la benjamine des ambassadrices. Un demi-siècle plus tard, le duc d'Aumale racontait au prince Poniatowski, petit-fils de la Comtesse Le Hon, comment, par son entrain et sa gentillesse primesautière, elle avait fait les délices de ses frères dès son apparition.

Les yeux calins de Fanny eurent tôt fait d'apprivoiser Orléans. Le duc fut touché par la confiance que lui accordait l'une des plus jolies femmes de Paris ; la Comtesse fut flattée par l'intérêt que lui portait l'héritier présomptif. Entre eux s'établit une amitié réciproque qu'attestent les billets du prince. Au lendemain d'une soirée aux Tuileries, il lui écrit avec la plume d'un collégien amoureux :

« On a beaucoup parlé de vous, hier soir, au salon, et d'une manière qui a été bien douce à mon cœur : car, parmi les nombreux interlocuteurs, il ne s'est pas trouvé un seul ni une seule qui ait laissé échapper un blâme ni une parole amère envers vous. Je ne puis dire combien je jouissais de ce triomphe que vous remportiez sur la médisance et sur l'esprit de critique de notre salon ; j'ai été vraiment heureux de voir que l'on vous ait rendu justice et que tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'élevé en vous ne reste pas inaperçu. Les sensations les plus vives sont en ceux que l'on aime ; ce sont leurs peines que l'on ressent encore plus profondément que les siennes propres ; ce sont aussi leurs plaisirs auxquels on prend une part plus grande qu'elles-mêmes. Ainsi vous ne sauriez croire combien j'ai d'amour-propre pour vous ».

Il semble que la sympathie du prince se soit muée assez vite en un sentiment plus tendre. Un soir, au théâtre de la Porte Saint Martin, un passage de la pièce sur le manque de parole des rois fit porter les regards du public vers l'avant-scène du duc d'Orléans. Celui-ci n'avait rien entendu ; toute son attention était dirigée vers l'ambassadrice de Belgique sur laquelle il braquait sa lorgnette. Le maréchal de Castellane remarqua qu'il ne se retira qu'après un long moment, s'apercevant enfin qu'il se passait quelque chose d'insolite. (1)

L'admiration de Ferdinand Philippe pour la femme du Ministre de Belgique n'était un secret pour personne ; on en parlait

(1) Journal du Maréchal de Castellane III 65 — 6 févr. 1833.

ouvertement chez la duchesse d'Otrante. M^{me} de Girardin y faisait une allusion transparente lorsque, décrivant les jeunes femmes occupées de leur salon, elle disait : « Si elle habite la Chaussée d'Antin, elle attend le duc d'Or. . ; si elle habite le Faubourg Saint-Germain, elle attend le prince de M... et cela sans ambition, sans amour, mais par élégance. » (1) Le duc faisait, en effet, de fréquentes apparitions dans le boudoir de Fanny, dont les tentures de moire bleu ciel convenaient mieux aux propos à bâtons rompus que les tristes lambris des palais royaux. Élève d'Ary Scheffer, il dessinait agréablement et envoyait des aquarelles à la Comtesse. Lorsqu'elle allait prendre les eaux à Caux, il se félicitait de « la vie si tranquille et si retirée » qu'elle y menait et se disait heureux si, « au milieu du bonheur qu'il lui souhaitait », elle avait une pensée pour lui.

Castellane prétend que le prince était, jadis, maladroit avec les femmes. Ce temps était loin ; l'amitié de Fanny avait contribué à raffermir son assurance. Maintenant, les hommages féminins n'étaient que trop pressants et trop nombreux. Chaque courrier apportait au duc des billets doux qui ne l'amusaient plus et le loyalisme excessif de ses sujettes ne lui laissait plus de loisir. M^{me} de Lobau, dame d'honneur de Marie-Amélie et fille d'un Belge, le comte d'Arberg, recevait chez elle le Juste Milieu, dont la vertu s'inquiétait des fréquentations princières. Elle crut pouvoir avertir S. A. R. qu'Elle « devait absolument finir avec cette petite grisette qui ne pouvait lui convenir sous aucun rapport ». Le prince écouta le sermon avec une docilité narquoise et prit la résolution de ne plus faire de visites le matin qu'à quelques privilégiées. Parmi les élues étaient, outre les dames de la reine et des princesses, deux étrangères seulement : M^{me} de Flahaut et M^{me} Le Hon. (2)

Peu de souverains échappèrent à autant d'attentats que Louis-Philippe, dont le règne ne fut placide qu'en apparence ; le premier eut lieu deux ans après son avènement, le dernier deux ans avant sa chute. Néanmoins, cette persistance dans les desseins régicides ne désarmait pas la presse. Le « Charivari » imprimait le

(1) Vicomte de LAUNAY, *Lettres parisiennes*, p. 180.

(2) *Apponyi* : II, 335 et s.

28 juillet 1835 : « Hier, le roi-citoyen est venu de Neuilly à Paris avec toute sa superbe famille sans être aucunement assassiné sur sa route. »

Ce même jour, qui était un dimanche, tandis que Louis-Philippe, entouré de ses fils, passait en revue la garde nationale sur le boulevard du Temple, une formidable explosion retentit soudain. Une machine infernale, composée de 24 canons de fusil, venait d'abattre sa mitraille à quelques pas du groupe royal. Une fumée montait des persiennes, au dernier étage d'une maison. Sur le sol gisaient dix-huit morts, dont le Maréchal Mortier, duc de Trévisse, et vingt-trois blessés, généraux, colonels et membres de l'escorte. Les coupables, un ancien berger corse, Fieschi, et deux affiliés de sociétés secrètes, Morey et Pepin, devaient être condamnés à mort par la Chambre des pairs et exécutés.

Dès qu'elle sut la tragédie, la Comtesse Le Hon envoya au duc d'Orléans un message ému auquel il répondit en ces termes : « Je suis très reconnaissant à votre cœur, Madame, des sentiments qu'il nous a témoignés lorsque vous avez appris l'horrible événement du boulevard du Temple. J'ai reconnu ce cœur bon et généreux, dans les accents d'indignation et de sympathie qu'il a su rendre si bien. J'y réponds, comme toujours, par un attachement trop sincère pour que vous n'y comptiez pas entièrement et trop respectueux pour qu'il ne soit pas toujours agréé par vous. »

Le ton de sa correspondance, la façon dont il signe : « Ferdinand-Philippe d'Orléans » ne permettent pas d'attribuer au prince royal une conquête dont la malignité publique a répandu le bruit sans fondement. Rien n'autorise à penser que ses relations avec l'ambassadrice aux cheveux d'or aient jamais dépassé les bornes d'un badinage empressé, doublé d'une affection très réelle. La facilité avec laquelle la médisance s'est accréditée trouve son illustration dans les *Mémoires d'une aventurière*, d'Adèle Hommaire de Hell. ⁽¹⁾

Née à la Martinique d'une mère volage et d'un père incertain, Adèle narre avec complaisance sa carrière de « lionne » dans

(1) Plon, Paris 1934. Traduit du russe par Marc Slonim.

les milieux parisiens où l'ont introduite Anatole Demidoff, le futur époux de la princesse Mathilde, et le comte de Morny, jusqu'à ce qu'elle devienne la maîtresse du duc d'Orléans. A maintes reprises, elle cite la Comtesse Le Hon ; elle prétend même avoir eu avec elle une entrevue orageuse, après s'être aperçue que son amant faisait la cour à l'ambassadrice. Celle-ci, entrée en possession des lettres d'Adèle au prince, les aurait remises au préfet de police Gisquet. Après 1848, le successeur de Gisquet, Causidière, lui aurait restitué sinon les lettres, du moins leur copie, car Mme Hommaire de Hell joignait à ses talents de courtisane les profits d'une indicatrice de police. La censure l'empêchant de publier cette correspondance, qui comprenait également des billets de Mme Le Hon, d'une immoralité flagrante, l'aventurière gagna la Russie, où elle disparut avec ses papiers.

En 1933, les documents, retrouvés dans les archives des princes Viazemski, furent publiés à Moscou par l'historien Stchegolev. A la vérité, le cynisme de la mémorialiste et la corruption de la société qu'elle peignait ne laissaient pas d'inspirer un certain scepticisme en raison des inexactitudes historiques et des erreurs chronologiques du récit, où le duc, Mme Le Hon et une foule de personnages étaient traînés dans la boue.

Or, l'année suivante, un exégète réputé de Pouchkine, N. S. Lerner, révéla à l'Académie de l'U. R. S. S. qu'Adèle Hommaire de Hell n'avait jamais existé et que ses mémoires avaient été fabriqués de toutes pièces par le prince P. P. Viazemski, fils du célèbre poète et ami de Pouchkine. (1) Il ne reste donc rien de cette mystification littéraire, sinon le reflet d'une campagne fielleuse menée par les petits journaux, notamment à l'occasion du mariage de l'héritier du trône.

L'établissement du fils aîné était devenu pour la famille royale un problème obsédant. Du vivant de Louis XVIII, d'aucuns avaient rêvé, pour réconcilier les Bourbons et les Orléans, de marier le jeune Chartres avec la fille du duc de Berry. Cette fille n'était pas encore née et l'on prétend qu'en entendant le canon saluer la naissance de l'enfant, le prince aurait dit :

(1) *Isvestia*. Moscou 18 nov. 1934.

« C'est ma femme ou mon roi qui vient au monde. » A-propos précoce chez un garçon de neuf ans !

Comme pour la princesse Louise, la révolution de 1830 fit renoncer à tout projet d'union entre la branche dépossédée et la branche usurpatrice. Les cours étrangères, inspirées par le tsar, avaient instauré un blocus matrimonial que le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Vienne, ne réussit pas à forcer. Une princesse de Wurtemberg et la princesse Marie de Bade furent successivement écartées en raison d'oppositions diverses. Du voyage qu'Orléans, accompagné de Nemours, fit en Allemagne et en Autriche en 1836, il rapporta le souvenir de brillantes réceptions et de rencontres difficiles, mais point de fiancée. On mit sur le compte de l'archiduc Charles, père de l'archiduchesse Thérèse, le refus qu'avait imposé Metternich, et comme les Orléans n'avaient pu obtenir la main de la jeune fille, ils décidèrent qu'elle était « petite, chétive et rabougrie ». Un nouvel attentat — perpétré par Alibaud — faisait hésiter les parents à laisser monter leurs filles sur un trône aussi menacé. Ce fut le roi de Prusse qui proposa Hélène de Mecklembourg-Schwerin. Elle était orpheline, pauvre et protestante. On en discuta longuement « en bobinette », ainsi que Louis-Philippe désignait le conseil de famille. Finalement, Marie-Amélie surmonta ses répugnances religieuses et Frédéric-Guillaume celles de ses parents allemands. Le 18 avril 1837, le président du Conseil, le Comte Molé, annonça à la tribune la signature du contrat.

En ce printemps, prometteur d'idylle princière, tout Paris défilait au Salon de peinture. C'était toujours un événement qui excitait la verve des échetiers. Lorsqu'avait été exposée l'effigie du Maréchal Soult, soldat vaillant et gaffeur qui passait pour avoir beaucoup apprécié, pendant ses campagnes, les œuvres d'art, le *Charivari* avait insinué : « Le portrait de M. Soult n'a aucun succès ; c'est la première fois que dans une galerie de tableaux l'illustre maréchal ne prend pas. »

Le clou du Salon de 1837 était le portrait de la Comtesse Le Hon par Dubuffe, que la croix de la Légion d'honneur venait de récompenser d'avoir « habillé et déshabillé tant de femmes comme la plus savante couturière ». Arsène Houssaye en a laissé une description enivrée. « Elle est svelte et se cambre, dit-il, avec une grâce provocante. Elle a tordu ses cheveux blonds sur

sa tête tout en éparpillant quelques touffes légères sur les épaules comme la folle avoine s'échappant de la gerbe. Les yeux sont bleus et souriants, épanouis comme des fleurs par une pensée amoureuse. Toute la figure est d'une ligne voluptueuse et féline... Le nez bat des ailes, parce que la passion bat le rappel. La robe montre tout juste ce qu'il faut voir du sein pour attarder les yeux. Ce qui manque à ce portrait, c'est une fleur de vie que le peintre n'a pu trouver au bout de son pinceau, c'est un rayon de soleil que Dubuffe n'a pu saisir sur sa palette. Les cheveux de la Comtesse Le Hon étaient d'un or pâle, mais c'était de l'or. On ne dira pas que l'artiste n'y a vu que du feu ; il n'y a vu que du chanvre» (1).

Tandis qu'à Paris, chacun et chacune se livraient, devant le tableau, aux réflexions que lui inspiraient le désir ou la jalousie, la chronique franchissait les frontières et pénétrait dans les États du roi Léopold. Au temps où il régnait sur les Pays-Bas, Guillaume I^{er} avait accueilli beaucoup de journalistes français chassés de leur patrie par la Restauration ; ils avaient rédigé la plupart des journaux dont le roi se servait tant pour combattre les Bourbons, qu'il détestait, que pour soutenir sa politique autoritaire en matière confessionnelle et linguistique. La révolution belge de 1830 avait banni la Maison d'Orange, mais les folliculaires étaient restés ; ils continuaient de diriger la presse orangiste, prenant pour cible Léopold I^{er} et les siens. Le plus violent de ces organes était le *Messenger de Gand*, confié à un certain Michel de Brialmont, agent double, qui touchait 100 florins par mois du gouvernement des Pays-Bas et, à l'occasion, revendait ses renseignements au Gouvernement belge. (2)

Attaquer les Orléans et les Le Hon était indirectement atteindre le roi des Belges. Le 29 avril 1837, le *Messenger* publia, en première page, un article intitulé : « Le portrait de l'ambasadrice », de son correspondant parisien :

« Au nom du ciel, Madame, pourquoi ce désordre dans vos jolis cheveux blonds dont vous êtes si fière ? Quelle main a dénoué ce collier de perles qui vont tomber l'une après l'autre

(1) A. HOUSSAYE : *Confessions*, t. I.

(2) *Souvenirs de Lebrocqy*, p. 40.

comme chacun de vos agréments naturels et factices ? L'ajustement est irréprochable, j'en conviens. Votre goût a dirigé celui du peintre. Mais cette robe noire, destinée à faire ressortir la blancheur un peu mate de votre teint, serait-elle un emblème de votre situation ? Vos portraits, que nous avons le bonheur d'admirer depuis six ans sous tous les formats à chaque exposition, nous avaient accoutumé à une jolie femme rosée, maniérée, dédaigneusement coquette. Vous nous donnez aujourd'hui une nouvelle édition de votre personne que nous revoyons languissante, abattue et, le dirais-je, insouciante même de la régularité de ses papillottes.

« Ce n'est pas sans raison, Madame, que vous vous êtes fait peindre par Dubuffe. Vous ne pouviez mieux confier le soin de rendre votre douleur qu'au peintre des *Souvenirs* et des *Regrets*, et le deuil diplomatique, si bien exprimé dans vos yeux qui se creusent, m'a plus sûrement convaincu du mariage que les félicitations des Chambres et les annonces de l'authentique *Moniteur*. »

Quelques jours plus tard, un entrefilet, signalant la présence du Comte Le Hon à Bruxelles, ajoutait : « Des personnes bien informées mandent que sa femme n'assistera point aux fêtes qui seront données pour le mariage du prince Rosolin. » (1)

Les Le Hon assistèrent à toutes les cérémonies qui eurent pour cadre, à la fin du mois de mai, le château de Fontainebleau. Elles durèrent quatre jours et se terminèrent au Champ de Mars par un feu d'artifice évoquant le siège d'Anvers ; la foule était si dense que 24 spectateurs furent étouffés et piétinés.

Le protocole mixte de Compiègne fut de nouveau suivi ; l'évêque de Meaux et un pasteur bénirent les époux. Mais le faste fut beaucoup plus grand et l'étiquette plus rigoureuse. Mme de Boigne affirme qu'elle avait été réglée par Léopold I^{er} auquel ses beaux-parents n'osaient rien refuser dans ce domaine, de peur de déplaire « au mari de Louise ». (2)

Les gazetiers n'épargnèrent personne. Ni la Reine des Belges : « L'air natal l'avait presque embellie, outre qu'elle était à une

(1) *Messenger de Gand*, 11 mai 1837. Le duc d'Orléans portait, parmi ses prénoms, celui — sicilien — de Rosalino.

(2) *Cesse de Boigne : Mémoires*, t. IV.

distance raisonnable de son auguste et mélancolique époux. » Ni le baron de Stassart ⁽¹⁾, distribuant des exemplaires de ses fables, ni Van Praet, « gros compère rose et joufflu, aussi morne que son maître », ni le comte de Merode, en habit de velours cerise pailleté et culottes jaune serin, si resplendissant qu'il « eut fallu des verres fumés pour le contempler sans avoir mal aux yeux. »

Les traits les plus acérés étaient réservés à Fanny Le Hon :

« Un sentiment de délicatesse, continuait le chroniqueur, me fait hésiter à vous parler de la grande victime de cette fête royale. Hélas, Monsieur, que la diplomatie cache d'épines sous les radieuses guirlandes dont elle décore ses fêtes politiques ! C'est en vain qu'Hermione avait dit à Pyrrhus :

Achez cet hymen, j'y consens mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.

« Il fallut qu'Hermione bût la coupe jusqu'à la lie, que jusqu'à ces noces qui faisaient son supplice, elle montrât ses toilettes et cachât sa douleur. ⁽²⁾

Frêle et gracieuse, avec un col souple et des mouvements lents qui faisaient penser aux cygnes, la jeune duchesse d'Orléans avait su plaire à tous. Marie-Amélie, elle-même, avait oublié ses préventions et cédé à la déférence attentive de sa bru. Le plus agréablement surpris avait été le prince royal, qui ne connaissait pas sa fiancée, lorsque se rendant à sa rencontre à Châlons-sur-Marne, il avait vu pour la première fois le visage rond et doux de la jeune fille, éclairé par de grands yeux en amande. Elle donnait une impression réconfortante de pondération sans froideur et son influence ne tarda pas à tempérer heureusement la fougue de son époux dont elle acquit la confiance entière. Quand Nemours se maria à son tour, son frère aîné lui écrivit :

« Aie les yeux fixés fermement sur l'avenir ; que le passé soit

(1) BARON DE STASSART (1790-1854) ancien préfet de Napoléon à Orange et à La Haye, président du Sénat de Belgique, Gouverneur du Brabant, président de l'Académie Royale.

(2) *Messenger de Gand*, 16 juin 1837.

mort pour toi... Si de tristes pensées te viennent, au lieu de les cacher à ta femme, vas droit les lui dire ».

Un soir de l'été suivant, le couple princier assistait à une représentation. Pendant d'assez longues minutes, le duc dirigea ses lunettes de théâtre vers une loge dont l'occupante n'était autre que Madame Le Hon. La duchesse, allant à lui, moitié en jouant, moitié sérieusement, lui ôta la lorgnette et lui dit : « Ce que vous faites n'est pas aimable pour moi, ni poli pour la personne que vous lorgnez ». Le prince sourit et se laissa faire avec douceur ⁽¹⁾.

Le passé mourut-il, pour lui, ce soir-là ?

(1) DUCHESSE DE DINO, *Chroniques de 1831 à 1862*. II. 155 Paris 8 juillet 1837

Pèlerinage à Combray-Illier.

Communication faite à la séance du 15 juillet 1951,
par Madame Marie GEVERS.

« Il y a entre Paris et Château-du-Loir, à 20 kil. de Chartres, une station de chemin de fer qui porte le nom d'Illiers... » Ainsi débute l'excellent petit livre de M. Larcher, Président de la Société des amis de Proust et de Combray. Ni Guide de tourisme, ni dictionnaire « d'avant Proust » ne mentionnent Illiers. La petite ville fut une étape pour les pèlerins de Compostelle et elle possédait une bonne hôtellerie, où descendaient les nobles ou leurs intendants, lorsqu'ils avaient à toucher les redevances de fermiers de la Beauce ou de la Perche. Un marché régional s'y tient encore. Il y subsiste aussi des boutiques où les cultivateurs des alentours se fournissent d'épicerie, d'outils ou de vêtements.

Le visiteur d'aujourd'hui a l'impression que l'on n'y a ni bâti, ni supprimé une habitation depuis au moins cent ans. Mais la ville, sur le plan du rêve, a pris une grandeur de mythe en devenant Combray. Le processus de cette métamorphose nous est expliqué dans la fameuse « Illumination de la bibliothèque de Guermantes » : — « Et je compris que tous ces matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée »... — « Les souvenirs de ses tristesses, de ses joies, formaient une réserve pareille à cet albumen qui est logé dans l'ovule des plantes et dans lequel celui-ci puise la nourriture pour se transformer en grains. »

Des amis m'ont emmenée de Paris à Illiers en voiture, à travers la Beauce. On pense à Péguy en voyant pointer Chartres : « Étoile de la mer voici la lourde nappe — Et la profonde houle et l'océan des blés. » On se nourrit les yeux et l'âme de la grâce mystérieuse

de la cathédrale. Chartres étant dépassée d'une quinzaine de Kilomètres, nous apercevrons la tour de Saint-Hilaire, décrite par Marcel Proust avec tant de précision et d'émotion que tout pèlerin d'Illiers en reconnaîtra tout de suite le capuchon qui « lachait, laissait retomber à intervalles réguliers des volées de corbeaux. » C'est à propos de cette église et pour la seule fois, croyons-nous, que l'écrivain trace le vrai nom de la petite ville de son enfance. En effet, le curé, en visite chez la « Tante Léonie », parle de « Saint-Hilaire, qu'on appelle aussi, vous le savez, dans certaines provinces, Saint-Illiers ».

Nous voici donc parvenus en ce lieu où le temps, cherché par Proust, semble s'être arrêté au moment même où il l'a retrouvé.

* * *

Après l'ouvrage excellent et complet d'André Maurois, « A la recherche de Marcel Proust », il ne saurait être question de trouver du neuf sur l'enfance de l'écrivain. Néanmoins, le pèlerinage à Illiers, devenu Combray par la puissance d'un livre, est une chose très émouvante et qui vaut d'être accomplie par ceux-là qui ressentent profondément la grandeur de Proust.

« On peut prendre plaisir, nous dit Maurois, à se rendre en pèlerinage sur les lieux qui servirent de cadres ou de modèles aux chefs-d'œuvre, à chercher dans Saumure ou Guérande ce qu'y vit Balzac, à Combourg, les tristes soirées de famille qu'a gravées Chateaubriand, à Illiers, les aubépines du mois de Marie et les rosaux de la Vivonne. Mais de telles confrontations, plutôt qu'elles ne nous restituent les tableaux merveilleux créés par la magie de l'écrivain, servent à nous montrer l'écart immense qui sépare le modèle de l'œuvre ».

L'écart est immense en effet. Mais il est transcendant. A baisser les yeux sur les humbles matériaux dont disposait Proust, à les lever ensuite vers l'œuvre accomplie, le pèlerin d'Illiers éprouvera l'émotion que donne un prodige.

Voici donc la maison de la grand'tante où Marcel et ses parents arrivaient la dernière semaine avant Pâques. Une maison de village, comme il en existe des milliers dans tout vieux pays. Elle est fermée. La propriétaire (C'est, comme autrefois *une* propriétaire) est absente et n'en autorise pas la visite. On ne peut que regar-

der, de la rue, la fenêtre d'où la Tante Léonie nous eût immédiatement aperçus, elle qui s'inquiétait lorsqu'elle voyait passer « un chien qu'elle ne connaissait pas ». Nous longerons le mur latéral et tournerons le coin pour atteindre la fameuse grille du fond du jardin. Elle n'est heureusement pas fermée à clef aujourd'hui. Il n'y a qu'à pousser, voici le théâtre de la scène initiale « du Côté de chez Swann ».

Le jardin est à l'abandon. Un reste de plantes vivaces y foisonne. Rosiers rustiques, centaurées, jaillis peut-être comme l'œuvre de Proust, des racines d'autrefois. Le rêve envahit le visiteur. Pour lui, cette maison modeste, ce jardin étroit de petite ville deviendront la tasse de thé magique de Proust : voici l'arbre sous lequel s'assemblait la famille, les soirs d'été, voilà la grille à laquelle sonnait un visiteur dont Proust a su faire Swann, voilà la fenêtre d'où l'enfant génial et trop sensible guettait sa mère en désirant désespérément son baiser du soir. Là, le pavillon de l'oncle Adolphe, ici, le réduit où la fille de cuisine « La Charité de Giotto » *plumait* les asperges, ici encore la cuisine où officiait Françoise. Toutes ces ombres modestes, sublimisées, nous deviennent visibles. Proust a dit comment de telles visions naissent. On ne citera jamais trop ces lignes célèbres :

« Comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier, jusque là indistincts, qui à peine y sont-ils plongés, s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même, maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité est sorti, villes et jardins, de ma tasse de thé. »

* * *

Si pour aller « du côté de chez Swann », la chance du pèlerin lui donne pour guide M. Larcher, le prodige du jardin abandonné persistera. Proust nous a prédit ce qui nous arrivera au cours de cette promenade peu intéressante en soi. « Nous remplissons l'apparence physique de l'être que nous voyons de toutes les

notions que nous avons sur lui et dans l'aspect total que nous nous représentons, ces notions ont certainement la plus grande part. » C'est pourquoi, si M. Larcher nous dit en traversant une petite rivière, sur une passerelle : « Voici la Vivonne et le Pont-Vieux », ces deux objets d'apparence insignifiante, mais nourris par nos lectures du « Temps Perdu », vont s'animer de couleurs, de reflets et de personnages. Le grand-père, le grand-oncle et le petit Marcel rencontrent ici l'ineffable M. Legrandin, qui essaiera de ne pas les voir, s'il est en société d'une dame appartenant à l'aristocratie du voisinage. Ce personnage a pris vie de telle manière que pour définir un être affecté, snob, qui ne peut plus parler sur un ton naturel, on pourrait dire aujourd'hui un « Legrandin » comme pour un avare on dit un « Harpagon ».

Legrandin n'est certainement pas le portrait d'un Monsieur d'Illiers. Nous savons que les personnages de Proust, créés par lui, constituent une synthèse de plusieurs êtres. En revanche, les lieux sont presque toujours décrits avec tant d'exactitude, que livre en main, on les reconnaît et que l'on identifie aisément les scènes qui s'y déroulent.

Ainsi, tout lecteur assidu de Proust reconnaîtra le coude de la Vivonne. Un nénuphar isolé y est pris dans un remous. La tige se tend, la fleur s'éloigne, puis est ramenée sans cesse à son point de départ. Son supplice renouvelé rappelle à Proust la misère des neurasthéniques puis, élargissant sa comparaison, lui suggère la vision de « ces malheureux dont le tourment singulier qui se répète « pendant l'éternité excitait la curiosité de Dante et dont il se « serait fait raconter plus longuement les particularités et la cause « par le supplicié lui-même, si Virgile, s'éloignant à grands pas, ne « l'avait forcé à le rattraper au plus vite, comme moi, mes pa- « rents ».

Or le remous existe toujours à l'endroit indiqué. La plante de nymphéas, nous dit M. Larcher, n'a cessé d'y fleurir que depuis peu d'années.

Nous aboutirons bientôt au parc de M. Swann. Ici, il y a eu synthèse comme pour les personnages. Ce n'est point le parc de *Tansonville* château de M. Swann, décrit dans l'œuvre de Proust. *Tansonville*, que l'on peut apercevoir au bout de la plaine, est bien trop loin pour l'atteindre au cours d'une promenade à pied.

Il s'agit d'un jardin à proximité de la ville et dénommé le Pré-Catelan, par l'oncle de Marcel Proust, lequel en fit don à Illiers. Ce jardin devait sembler à l'enfant de Paris le plus beau lieu du monde. Sans doute est-ce pourquoi il y place, pour nous les présenter, trois de ses principaux personnages : Odette, Gilberte, Charlus. C'est là que nous apercevons pour la première fois superbe, orgueilleux, ce Charlus que le dernier volume du « Temps retrouvé » nous montrera gâteux, et poussé dans un fauteuil d'infirmes par le giletier Jupien... Tandis qu'Odette qui n'est à Combray que « cette femme épousée par Swann », finira Princesse de Guermantes.

Dans l'église de Combray aussi, la disposition des lieux est restée pareille à celle de jadis. Voilà le grand vitrail du fond, où Proust a placé son Gilbert le Mauvais, sire de Guermantes, descendant direct de Geneviève de Brabant qui, expliquait le curé, « était une demoiselle de Guermantes ». C'est bien là, dans les stalles, que Marcel aperçoit, et nous montre pour la première fois Oriane de Guermantes : « Une dame blonde... avec une cravate bouffante, en soie mauve, lisse et brillante. » Plus tard, nous apprendrons que Charlus se prévaut du titre de duc de Brabant, et le conteste à la maison royale de Belgique.

Ainsi, à chaque pas, dans cette insignifiante petite ville, le pèlerin d'Illiers voit les lieux et les choses d'où ont germé et foisonné les personnages de l'œuvre Proustienne. Comme dans toute opération magique, celui qui suscite les prodiges a appuyé son travail sur des objets matériels bien définis.

Souvenons-nous des ingrédients utilisés par Médée lorsqu'elle entreprit de rajeunir Eson ! Ovide nous les a énumérés : le bec d'un corbeau vieux de plusieurs siècles, des racines, des graines, des fleurs, du sable lavé par l'Océan, la rosée recueillie la nuit sous la pleine lune.

Proust a pris les humbles matériaux que voici, épars dans la petite ville. Comme pour Médée, le prodige a opéré. Il dure encore. Si nous entrons à la Pâtisserie, nous y trouverons les petites madeleines, ce « petit coquillage en pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot ». La dame qui entre, et en achète, sera Mme Goupil ou Mme Sazerat, et nous ne sommes pas étonnés d'apprendre que déjà le Bureau des Postes d'Illiers donne des

signes de métamorphose : il possède un tampon à oblitérer les timbres, portant le double nom de Combray et d'Illiers.

Il nous a fallu partir sans faire la promenade-sœur du côté de Guermantes. « Le jour tombait. Le clocher de Saint-Hilaire « avait l'air d'être posé et enfoncé comme dans un coussin de « velours, sur le ciel pâli qui avait cédé à la pression, s'était creusé « légèrement pour lui faire place et refluit sur ses bords, et les « cris des oiseaux qui tournaient autour de lui semblaient accroître son silence »

Ainsi, le pèlerin de Combray quitte-t-il Illiers en songeant que la petite ville est bien semblable à une de ces chambres de province dont Proust nous dit que « le prosaïsme sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y avoir vécu ».

CHRONIQUE

Hommage rendu à la séance du 9 juin 1951 à la Mémoire de M. Edmond Glesener et du comte Henry Carton de Wiart, par M^{lle} Julia BASTIN, Directeur.

Mes chers confrères,

L'Académie vient de perdre deux hommes éminents, parmi les plus aimés de ses membres : Edmond Glesener, élu le 20 mai 1922 et le Comte Henry Carton de Wiart, désigné par le Roi le 19 août 1920.

Avec Glesener disparaît un artiste de grande valeur, romancier de mœurs et romancier régional. Liégeois, il a décrit la vie intime, souvent douce mais parfois bruyante, des quartiers populeux de sa ville natale, ainsi que la beauté du Condroz et des Ardennes. Ces éléments poétiques se fondent et s'harmonisent autour d'une étude psychologique clairvoyante et délicate, dans *Le Cœur de François Remy*. Autour d'un drame cruel, tout est douceur fluide, atmosphère vaporeuse, vague mélancolie. « De larges nappes d'ombres s'étalaient sur les versants des coteaux ; il y avait dans l'air des odeurs de feuillage... Quelle belle nuit ! C'est ici que je voudrais aimer ! » Vouloir aimer. C'est là tout le cœur de François Remy. Besoin d'une tendresse, incapacité de l'atteindre, élans et reculs de l'affection et, à la fin d'une triste aventure d'amour, acceptation de l'échec. Il est sans doute imprudent de parler de psychologie raciale et d'âme du peuple, mais Glesener n'a-t-il pas traduit ici un côté de la mentalité liégeoise, le côté sentimental et nostalgique, celui du refrain : « L'avez-v' veyou passer » qui, à diverses reprises, traverse son œuvre.

De tout autre encre sont écrits les romans *Monsieur Honoré* et *Le Citoyen Colette*, qui portent en sous-titre *Chronique d'un petit pays* et sont le reflet de la société belge d'avant la grande guerre. Ici, ni langueur ni poésie. Un coup d'œil sûr, une ironie doublée d'humour, un style ferme et retenu. L'action se place à la montée de la démocratie ; les premières grèves émeutières de 1886 font trembler les bourgeois, et le suffrage universel seconde les ambitions sans scrupules d'un Monsieur Honoré, découpeur aux halles, qui parvient à se hausser jusqu'au mandat de député.

De nombreuses nouvelles, réunies sous les titres *Au beau plafond*, *Entre les coteaux bleus*, traitées avec autant de maîtrise que les romans, offrent à l'auteur une plus grande variété de points de vue, d'usages folkloriques et de types populaires. L'un des motifs travaillés avec le plus de sûreté est celui des tournois de lutte à main plate, sport renouvelé de l'antique, pour lequel il s'était passionné et qu'il décrit en connaisseur, étendant, dans *Hélène de Pierreuse*, la rivalité de deux athlètes aux deux quartiers populeux, Outre-Meuse et Pierreuse, dressés l'un contre l'autre en une lutte épique, traversée d'épisodes sentimentaux et héroï-comiques.

Dans un troisième grand roman, *Une jeunesse*, le folklore a disparu, la nature est décrite en touches justes, moins nombreuses que dans *Le Cœur de François Remy*. Il reste une dramatique aventure d'amour, écrite dans un style sobre, d'une netteté classique.

Tout l'effort de Glesener a tendu, d'un bout à l'autre de son œuvre, vers la ligne simple, toute pureté et souplesse. Il s'est moqué du style pédant, lourd et abstrus qui a été à la mode chez nos écrivains : « brômes verts des rumorantes sylves... »

C'est par sa volonté de dépouillement qu'il est devenu classique et restera un des meilleurs écrivains belges. Mais c'est pour avoir introduit dans son œuvre ce qu'on a appelé « la matière liégeoise » qu'il restera très près du cœur wallon.

Le Comte Henry Carton de Wiart, mort le dimanche 6 mai à l'âge de quatre-vingt deux ans, est une figure de géant : grand homme d'État, grand parlementaire, novateur social,

écrivain fécond. Son activité politique s'est mêlée au destin de la Belgique pendant plus d'un demi siècle. S'il ne peut être question ici de retracer sa carrière d'avocat, de juriste, de parlementaire, il serait cependant impossible de comprendre son œuvre littéraire si on la détachait de sa vie politique, dont il nous a, à plusieurs reprises, retracé les étapes.

Ému par le discours prononcé le 12 février 1885 à l'Université de Louvain par le Comte Albert de Mun sur « la question ouvrière », renforcé dans ses convictions, en 1891, par l'encyclique sociale de Léon XIII *Rerum novarum*, il fut l'un des fondateurs du mouvement démocrate chrétien, revendiqua au Congrès catholique de Malines, en 1891, le droit des ouvriers de s'organiser en syndicats, fonda la même année avec Jules Renkin l'hebdomadaire *Avenir social* qui prit trois ans plus tard le nom de *Justice sociale* et se fit le champion du suffrage « pur et simple ».

En 1911, appelé à la charge de ministre de la Justice, il profita de cette occasion pour créer une juridiction nouvelle, les tribunaux pour enfants, et fit passer la loi du 12 mai sur la protection de l'enfance. « L'amour, dit-il à ce sujet, l'amour demeure le secret de tout essai de réformation morale et de redressement. »

Il fut inscrit au Barreau en 1890. Député de Bruxelles depuis 1891, deux fois ministre de la Justice, ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, il avait été nommé ministre d'État en 1918.

Tant de travaux ne suffirent point à son activité ; il laisse une œuvre littéraire importante qui est, en grande partie, le reflet de sa vie politique. En 1892, il avait débuté dans la carrière des lettres par des *Contes hétéroclites* dans le goût de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle-Adam, œuvrette tirée à un petit nombre d'exemplaires, qu'il appela plus tard « un péché de jeunesse ». Dès le moment où il se consacra au mouvement social, la chose littéraire ne lui apparut plus avec le même prestige et la même séduction. Il lui resta fidèle, cependant, mais en donnant aux œuvres qui suivirent une allure sociale et historique. Rien d'étonnant, car de la politique à l'histoire, et même à l'histoire romancée, il n'y a qu'un pas. « L'histoire

n'est-ce pas encore la politique, a dit le comte d'Haussonville, mais la politique apaisée et vue pour ainsi dire à distance ». Ce fut surtout son admiration pour l'auteur de l'*Histoire de Liège*, Godefroid Kurth, qui le poussa à reprendre et à réaliser le projet, caressé dès l'enfance, d'un roman historique et chevaleresque. Plusieurs fois transformé dans l'esprit de l'auteur, ce projet est devenu *La Cité ardente*, livre qui a donné son valeureux surnom à la ville de Liège. C'est, comme on sait, l'évocation du quinzième siècle liégeois, la lutte contre Charles le Téméraire, la prouesse des six cents Franchimontois. L'œuvre est écrite sous l'influence stylistique de *Quentin Durward* ; elle emprunte aux chroniques du temps un langage légèrement archaïsant. Le succès de ce livre fut et reste tel qu'il a fait oublier, injustement à mon avis, la série des quatre romans historiques qui ont suivi et dont chacun illustre un moment intéressant ou décisif de la destinée nationale.

Terres de Débat, qui est peut-être le meilleur de tous et a obtenu le Prix Davaine de l'Académie française, ressuscite une période de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle, «tumultueux entr'acte, nous dit l'auteur, entre la souveraineté des Habsbourg de Madrid et celle des Habsbourg de Vienne.»

Les Vertus bourgeoises reconstituent les mœurs bourgeoises pendant la Révolution brabançonne, «insurrection conservatrice, différente de la grande Révolution française qui fut à peu près sa contemporaine».

Les Cariatides rappellent la vaillance opposée par les Belges, de 1794 à 1801, à l'oppression dont ils étaient les victimes. Le roman glorifie le rôle des femmes dans la résistance patriotique.

Bourrasque 48 montre le jeune État belge supportant victorieusement l'ouragan qui ébranle les nations de l'Europe occidentale.

Ce cycle historique, dont il convient de souligner l'érudition et les qualités littéraires d'évocation puissante, a été écrit dans l'intention de faire partager aux Belges l'amour que l'auteur professait pour son pays.

N'oublions pas qu'il fonda le Prix Carton de Wiart, décerné tous les cinq ans, alternativement par notre Académie et par

l'Académie de Littérature flamande, à l'écrivain belge qui aura le mieux mis en lumière sous une forme littéraire les épisodes ou les aspects de notre vie nationale dans le passé, même récent.

A côté de la série d'œuvres historiques, il en est une, tout aussi importante, où l'auteur se fait chroniqueur et mémorialiste et qui pourrait, dans son ensemble, porter le titre de « Souvenirs ».

Ce sont les *Souvenirs littéraires*, parus en 1919 aux éditions Durandal que Carton de Wiart a contribué à fonder. Souvenirs charmants de son enfance, de sa jeunesse, de son séjour à Paris et de l'amitié qui le lia, de la Noël à Pâques, avec Léon Bloy ; visite à Bruxelles de Verlaine à qui le jeune Carton servit de mentor ; portraits en pied d'Edmond Picard, qui fut son patron, de Jules Destrée, de Maeterlinck ; essais sur quelques écrivains catholiques.

Voici, en 1948, les *Souvenirs politiques* (1878 à 1818). Nous y trouvons, entre autre, les épisodes de la grande guerre et l'héroïque réponse à l'ultimatum allemand du 2 août 1914, réponse dont Carton de Wiart fut le principal rédacteur, aux côtés de Davignon, ministre des Affaires étrangères.

Le livre *Beernaert et son temps*, paru en 1945 dans la collection « Notre passé », est un petit chef-d'œuvre parmi les écrits de littérature politique.

La *Chronique de la Guerre froide*, in-octavo de 448 pages paru en 1950, est la réimpression d'une série d'articles publiés chaque lundi dans *La libre Belgique*, du 25 mai 1947 au 8 août 1949. Ces articles gagnent à être réunis en volume. On y voit la continuité et la largeur d'une pensée qui embrasse tous les pays avec l'enchevêtrement de leur vie politique et économique.

Tous ces livres de souvenirs ou d'actualité sont écrits dans un style élégant, entraînant, qui n'accuse pas l'effort et est souvent agrémenté d'un bienveillant humour. C'est la conversation d'un homme du monde, grand parlementaire et économiste.

Il voyagea beaucoup : aux États-Unis, en Espagne où il rencontra Alphonse XIII, au Maroc, au Brésil, au Congo.

Quel charme répandent ses livres de voyage : *Mes Vacances au*

Brésil, Mes Vacances au Congo ! Ce sont les vacances d'un homme d'État, attentif aux problèmes d'économie politique et de sociologie ; mais ces récits sont remplis de poésie — poésie qui est dans la vision des choses, et aussi dans les mots, évocateurs de paradis équatoriaux : « L'air avait une douceur soyeuse et la fraîcheur d'une fleur qui vient de s'ouvrir ».

Ces vacances de trois ou quatre mois ont un terme ; voici l'heure où il faut rentrer au pays. « Nous retrouverons l'Europe et son charme vieillot, mais surtout le milieu national et familial, hors duquel nous ne sommes que poussière au vent. »

Nous voici au cœur même de l'activité de ce grand homme : l'amour de la patrie, l'ardent besoin d'être utile.

« Vivre ma vie, oui, s'était-il écrié dans sa jeunesse. Mais vivre aussi celle des autres. Vivre celle de mon pays bien-aimé. Non pas me borner à vivre, mais chercher à répandre autour de moi de la vie, de la beauté, de la bonté, de la justice ».

Si ce fut là le mot d'ordre de son destin, il y a admirablement répondu.

Mademoiselle Julia BASTIN, Directeur, a été invitée à représenter l'Académie Royale de Langue et de Littérature à la cérémonie d'abdication du roi Léopold III, qui a eu lieu au Palais de Bruxelles, le lundi 16 juillet.

Le mardi 17 juillet, l'Académie a été reçue officiellement par Sa Majesté Baudouin I^{er} au Palais de Bruxelles.

Les membres de l'Académie ont assisté en corps au Te Deum célébré le 21 juillet à Sainte-Gudule à l'occasion de la fête nationale.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre » 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXVII, 1922-1949.

Annuaire, 17 vol., 1928-1947.

Mémoires.

- Les Sources de « Bug-Jargal »* par Servais ÉTIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYSEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.
Étude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis MICHEL.
La Théorie de l'art pour l'art chez les Écrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.
Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.
Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.
Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.
Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Élie WILLAIME.
Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240, par Maurice WILMOTTE.
L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.
Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.
Il y avait une fois, par François MARET.
Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850), par G. CHARLIER.
Œuvres d'André Fontainas, par Marguerite BERVOETS.
La culture en Hesbaye Liégeoise, par Léon WARNANT.

Textes anciens.

- Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200*, Édité par Alphonse BAYOT.

La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Édité par Rita LEJEUNE.

Médecinaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire namurois du XV^e (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Édités par Jean HAUST.

Rééditions.

Octave PIRMEZ. — *Jours de solitudes.* Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En pays Wallon.*

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses.*

Charles de SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée.*

Edmons PICARD. — *L'Amiral.*

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publiées par L. Christophe et M. Paquot).

P. HEUSY. — *Un Coin de la Vie de Misère.*

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges.* Choix de pages. Préface par Gustave CHARLIER.

Alberf GIRAUD, *critique littéraire.*